

GENRES 22-1-18



Le beau livre #10, Androgyne, Une image de mode et sa mémoire, Patrick Mauriès Par [Florent Paudeloux](#) - 21 janvier 2018

« Jadis notre nature n'était pas ce qu'elle est actuellement. D'abord il y avait trois espèces d'hommes, et non deux comme aujourd'hui : le mâle, la femelle, et en plus de ces deux-là, une troisième composée des deux autres ; le nom seul en reste aujourd'hui, l'espèce a disparu. C'était l'espèce androgyne qui avait la forme et le nom des deux autres, dont elle était formée. » *Le Banquet, Discours d'Aristophane*, Platon C'est sans aucun doute l'un des jeux préférés des créatifs, des artistes, auteurs, des grandes muses et autres personnages originaux, et ce depuis toujours, de Platon et de son mythe de l'Androgyne, des frasques de Philippe d'Orléans, dit « Monsieur » le frère de Louis XIV, du chevalier d'Éon hier, jusqu'aux femmes en smoking de Yves Saint Laurent pour l'automne-hiver 1966, peut-être la plus iconique des créations du couturier, mais aussi les hommes en jupe sur le podium de Jean-Paul Gaultier, les créatures ambiguës de Riccardo Tisci pour Givenchy, la campagne de publicité du prêt-à-porter féminin du printemps-été 2016 Louis Vuitton, et qui se choisit comme égérie Jaden Smith, le fils de l'acteur Will Smith, un jeune homme en robe shooté par Bruce Weber (photographe dont on parle ces derniers jours pour bien d'autres choses...), qui incarne bien là cet « gender fluid » qui a déferlé sur le monde. Pour la musique, de la figure du castrat jusqu'à Mick Jagger ou David Bowie, ils sont plusieurs à s'être essayé au décalage et parfois même à la transgression. Plus près de nous encore côté mode, les propositions baroques et flamboyantes d'Alessandro Michele chez Gucci qui semble s'être affranchi de cette démarcation entre le féminin et le masculin, le mannequin « neutral » Oslo Grace aperçu aussi bien sur les podiums des collections masculine que féminine, pour les collections du printemps-été 2018 déjà pour Gucci et à Milan, pour l'automne-hiver 2018-2019 sur le podium de Moschino. L'ambivalence, l'ambiguïté, le va et vient d'un immuable et permanent cheminement qui conduirait du masculin au féminin, ou l'inverse, constitue donc le terreau de nombre de réflexions artistico-stylistiques, interrogeant tour à tour une bien pensance et un ordonnancement dont certains ne voudrait dévier, bousculant les représentations codifiées et corsetées, redistribuant les cartes et déployant l'insolent éventail de la représentation des multiples attirances, que, là encore, certains ne voudrait qu'unique et immuable. Des artistes et des muses qui allégrement brassent les attributs et représentations de la virilité, de la masculinité, de la féminité, des genres et des codes, à la renverse, distillant doutes et interrogations, inventant et proposant de nouveaux êtres insaisissables... C'est sur toutes ces notions que Patrick Mauriès, déjà auteur d'un nombre pléthorique d'ouvrages disséquant la mode et le style, revient au travers d'un livre, à l'iconographie tout aussi soignée qu'abondante, où l'on voit bien que ces interrogations semblent avoir accompagnées nombre de mouvements et d'expressions artistiques, de la photographie de mode au cinéma, de la peinture à la culture pop... **Crédits photos** *Twins Jay and Jed Johnson photographed June 8, 1970*, photographie, Jack Mitchell, 1970 (détail) toutes les photos sont extraites du livre « *Androgyne, Une image de mode et sa mémoire* », Patrick Mauriès, éd. Thames & Hudson



Portrait en demi-teinte de David Hockney Si comme moi, vous ne connaissez de David Hockney que ces immenses toiles lumineuses, où l'eau des piscines d'un bleu intense invite des jeunes éphèbes à exhiber leur plastique impeccable... vous ne savez que peu de choses de la vie et de l'œuvre de ce peintre britannique majeur qu'est David Hockney. Par [Hugues Demeusy](#) - 19 janvier 2018 Qui est le peintre David Hockney ? Si comme moi, vous ne connaissez de David Hockney que ces immenses toiles lumineuses, où l'eau des piscines d'un bleu intense invite des jeunes éphèbes à exhiber leur plastique impeccable... vous ne savez que peu de choses de la vie et de l'œuvre de ce peintre britannique majeur. Ou peut-être avez-vous été happé par ce qui a été une thématique essentielle, dans son immense production picturale. Alors la biographie écrite par Catherine Cusset est faite pour vous en apprendre un peu plus... Car disons-le franchement, cette Vie de David Hockney est tout à fait digeste, mais manque cruellement de saveur.

Les évènements, rien que les faits Ecrite en respectant la chronologie des faits, on apprend à connaître le jeune David, on appréhende son entrée en peinture, ses premiers tâtonnements, ses succès successifs qui arrivent très vite. Sa découverte de New-York, puis de Los Angeles où il vivra un temps, sont des éléments fondateurs de son style pictural et de son sujet fétiche : les piscines, qui sont foison en Californie, et liées à son mode vie. Homosexuel et fier de l'être Mais c'est avant tout la découverte de son orientation sexuelle qui sera le déclencheur de son travail pictural intense. En effet, David accepte sans tiraillements et culpabilité son homosexualité et vit l'effervescence des années 60 à Londres, le fameux Swinging London. Il se frotte à l'excentricité ambiante et croise les artistes phares de ces années là. Mais cette débauche de fêtes en tout genre ne contrarie d'aucune manière son travail. Au contraire, elle le nourrit. Sa grande passion amoureuse demeure Peter, tout juste âgé de 18 ans, avec qui il vivra une relation entière et totale, dont il fera son modèle, mais qui le quittera au bout de plusieurs années d'une passion exclusive. David est donc un artiste prolifique, très fécond. Et reconnu. De nombreuses rétrospectives sont organisées à Londres, comme de l'autre côté de l'Atlantique. Une biographie trop classique Mais voilà, le travail de Catherine Cusset manque cruellement de parti-pris, d'analyses plus fouillées de certains aspects de la personnalité complexe du peintre. On eût préféré peut-être une construction moins narrative, plus analytique, plus personnelle et s'attarder sur des éléments clés du style Hockney. Et que dire du film A Bigger Splash, réalisé par Jacques Hazan, qui suivit le peintre et ses amis intimes pendant plusieurs années (de 71 à 73) ? Entre documentaire et fiction, c'est un OVNI cinématographique, expérimental, qui ne laisse pas indifférent et qui témoigne de l'énergie de ces années... Il est à peine mentionné dans la biographie, alors qu'il a forcément été une expérience singulière pour le peintre ! Reste un récit certes pédagogique mais lisse et sans aspérités. **Vie de David Hockney, Catherine Cusset** Gallimard



Mai 89, les homos font Salon Par [Thomas Dupuy](#) - 17 janvier 2018

Les Flamands Roses, Salon de l'Homosocialité 1994 En 1989, [Gai Pied Hebdo](#) fête ses 10 ans. A cette occasion, le journal lance un événement fédérateur d'un monde militant très morcelé à la fin des années 80. Un événement appelé à se répéter et qui deviendra l'un des plus vivants meetings gais européens, le **Salon de l'Homosocialité**. Pendant deux jours, le samedi 27 et le dimanche 28 mai 1989, les homos vont investir le Cirque d'Hiver à Paris, pour débattre, danser, draguer... Cinéma et fête au cœur du projet Le programme commence dès le mercredi 24, avec la diffusion, pendant toute une semaine, d'un film gai chaque jour, au cinéma L'Entrepôt. Y sont proposés My Beautiful Laundry, Once More, Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça, L'homme blessé... C'est même toute une nuit gaie qui y est organisée du vendredi soir au samedi matin. Le samedi, le public se retrouve l'après-midi rue Amelot pour débattre avec Yves Charfe, rédacteur en chef du journal, et découvrir le Club des lecteurs de GPH. Mais le moment le plus attendu reste la soirée « Dix ans, quel cirque ! », une soirée présentée par Frédéric Mitterrand, qui commence par un show de Sylvie Joly. Puis place à une grande nuit house, acid, et new beat music, animée par le DJ Laurent Garnier, avec un grand nombre d'invités d'honneur : Alice Sapritch, Karim Kacel, Didier Gustin, les Caramels Fous, Eric Morena. Même Yvette Horner, récemment relookée par Jean-Paul Gaultier, vient pousser un petit coup d'accordéon... Le lendemain, les plus vaillants poursuivent avec le Gay Tea Dance du Palace, associé au Salon... Associations et commerces s'y mettent Rebelote en mars 1990. Même lieu, quasiment même formule. On y ajoute un grand salon des associations, tout au long du week-end. 35 groupes gais, lesbiens ou de lutte contre le sida répondent présents (ils seront une centaine lors de la dernière édition du Salon, en 1994). Un seul commerce gai est présent, IEM. Hugo Marsan anime un débat « Littérature et vie privée », qui fait intervenir Roger Peyrefitte, Marcel Schneider, Gabriel Matzneff, Renaud Camus, ainsi que Cyril Collard, qui vient de sortir son roman « Les Nuits fauves ». Un peu plus tard, un débat « Le regard de la télévision sur l'homosexualité » réunit Alain Blanchet, Chantal Lasbats, Bénédicte Layet et Sarah Benillouch ; Daniel Karlin, annoncé jusqu'au dernier moment, sera finalement absent. Laurent Garnier reste aux platines en 1990, après un show de Boy George. Et le lendemain, le Gay Tea Dance se tient aussi au Cirque d'Hiver, autour d'Amanda Lear... La formule se développe encore l'année suivante. Le nombre d'associations a quasiment doublé, et on accueille même des groupes de Besançon, Nantes et Tours. Les deux débats désormais traditionnels se penchent sur la situation et l'engagement des artistes dans la lutte contre le sida pour le premier ; sur le biographe et son personnage pour le second. Jean Guidoni assure le spectacle du samedi soir, et Régine le Tea Dance (gratuit cette année) du dimanche après-midi. La nuit dansante demeure entre les mains du fidèle Laurent Garnier. Pourquoi changer une formule qui marche ? Les

lesbiennes en sont Le salon 1992 voit enfin les lesbiennes prendre vraiment part à l'événement. Les associations lesbiennes sont plus nombreuses que lors des éditions précédentes, avec notamment la présence du MIEL, et des Octaviennes de Geneviève Pastre. Le deuxième jour du Salon tombant le 8 mars, Journée internationale des femmes, les militantes d'[Act Up](#) ont organisé une marche, depuis la place Saint-Michel jusqu'au Cirque d'Hiver, largement suivie par les gais ! Jean-Yves Le Talec s'interroge sur le outing. Faut-il dénoncer un homophobe notoire quand il est lui-même pédé ? Faut-il révéler qu'une personnalité est morte du sida ? Le débat se révèle musclé... Eric Lamien conduit de son côté un forum sur le Contrat d'Union Civile, projet précurseur de ce que deviendra le PACS, en présence de Jean-Yves Autexier (sénateur PS rapporteur de la proposition de loi), de HES, des GPL, de Gérard Bach et de Jan-Paul Pouliquen. Le débat littéraire, enfin, se demande si l'homosexualité fait un bon sujet de roman... Le public devient de plus en plus fidèle au rendez-vous. Des milliers de visiteurs se pressent à ce 4ème Salon de l'Homosexualité. On y voit de plus en plus de lesbiennes ; et même d'hétéros... La 5ème édition se tient les 12 et 13 juin 1993, bien que Gai Pied a cessé de paraître en octobre dernier. L'entrée est fixée à 10F, intégralement versés au Centre Gai et Lesbien qui vient d'être créé. Un premier débat sur la presse gaie réunit Jacky Fougeray (Illico), Raphael Mattei (Rebel), Michel Cressole ([Libération](#)), Catherine Gonnard (Lesbia), Lionel Povert (Gay News), Eric Lamien (Contre-Pied) et Gérard Vapperau (Gai Pied).

Le sida reste d'actualité, avec une rencontre sur la prévention en milieu gai, qui fait intervenir Benoît Felix (Crips), Cleews Vellay (Act Up) et Jean-Yves Le Tallec (Les Sœurs). Le soir, la désormais classique nuit dance de Laurent Garnier propose un show safe sex ! La der de der En 1994, les organisateurs tentent de renouveler la formule. Le Salon des 11 et 12 juin 1994 doit désormais se tenir en extérieur ! La Préfecture de Police en refuse le principe. Les discussions s'éternisent, et la sixième édition peut finalement être organisée à la rentrée les 17 et 18 septembre, sur le quai de la Tournelle, bien connu à l'époque pour le bal gai du 14 juillet. Las, ce sera la dernière. Les organisateurs ont pourtant vu les choses en grand. Trop grand peut-être ? Ce sont pas moins de 100 associations qui participent cette fois. On en voit même des États-Unis, d'Allemagne, de Belgique, d'Espagne, des Pays-Bas, d'Italie, du Royaume-Uni et de Suisse ! Sos Racisme, la Ligue des Droits de l'Homme et Amnesty International ont aussi leurs stands... Côté discussions, ce ne sont plus deux ou trois débats qui sont organisés, mais carrément une quinzaine. Le public a le choix entre des thèmes aussi variés que « Un Centre Gai et Lesbien, la cerise sur le ghetto ? », « Le modèle américain est-il exemplaire ? », « La mémoire gaie, réalité ou fantasme ? », « Doit-on condamner certains comportements au nom de la lutte contre le sida ? », « Les 15 questions les plus posées à Sida Info Service », « La différence ou l'indifférence ? Coming out et visibilité homosexuelle », « Marginaux parmi les marginaux », « La séropositivité, une nouvelle mode de vie ? », « Traitements et thérapies », « Le soutien psychologique des malades homosexuels », « Le délit d'homosexualité dans [le monde](#) », « Gais et lesbiennes fils et filles de pub », ou encore « La reconnaissance du couple homosexuel en Europe ». On fait appel à des célébrités des médias pour animer tous ces débats : Alex Taylor (alors sur Arte), Jean Lebrun (France Culture), ou encore Anne Magnien (« Culture Pub » sur M6), qui présente aussi les meilleures publicités mondiales pour le préservatifs, et les meilleures affiches pour la prévention du sida. Trop-plein de militantisme ?

Le Salon de l'Homosocialité s'est transformé en un véritable forum de la vie militante. Au risque d'y perdre son âme ? Pour la première fois en effet, aucune soirée ne peut être organisée le samedi soir. Le seul moment festif sera un Mix Tea Dance (gai et lesbien), en clôture du week-end, le dimanche après-midi à la Locomotive... Essoufflement ? Nouvelle formule dans laquelle la communauté s'est moins reconnue ? Manque de motivation d'une équipe réduite après l'arrêt du Gai Pied ? Il n'y aura pas d'autre édition après celle de septembre 1994, qui avait coûté très cher. Il n'empêche. Pendant six ans, le Salon de l'Homosocialité aura constitué un événement fort de la vie homosexuelle parisienne et française. Le public aura été au rendez-vous, chaque année plus nombreux, et de plus en plus mixte et éclectique. Les [Flamands roses](#) conversaient avec l'ASMF, le [Beit Haverim](#) avec les [Sœurs de la Perpétuelle Indulgence](#), les filles de [Lesbia](#) avec les Alcooliques Anonymes Homosexuels... Pendant six ans, les homos et lesbiennes se sont donnés rendez-vous pour une grande fête, à la fois lieu de débats et de rencontres, forum de la vie militante, et grande piste de danse. Un mélange de genres à l'image d'une communauté plurielle et en soif d'événements mobilisateurs... NDLR : le Salon des Homosexualités sera repris dans les années 2000 par l'Association Mémoire des Sexualités.



L'été où tout a basculé à Key West Par [Hugues Demeusy](#) - 15 janvier

2018 Réfugiés à Key West Août 1955 : le grand écrivain Tennessee Williams corrige son dernier opus *La chatte sur un toit brûlant* à Key West, où il occupe une maison avec son amant, l'acteur Franck Merlo et la grande écrivaine, Carson McCullers. Tous trois vivent une relation quasi-fusionnelle, basée sur un équilibre très précaire, que la vie quotidienne organisée autour d'un travail littéraire harassant, parvient à préserver. Il fait chaud ; on étouffe dans ce coin de Floride, isolé de la folie du monde. Et soudain, Sagan La jeune Françoise Sagan, qui vient de publier son premier roman avec le succès sulfureux que l'on connaît. *Bonjour Tristesse* est en tournée promotionnelle à New-York, où elle fait sensation. Tennessee, attirée par sa personnalité atypique, l'invite quelques jours dans leur havre de paix. Sagan débarque sur l'île escortée de sa fraîcheur, de sa jeunesse et de sa maturité intellectuelle. Tel un petit chien insolent et innocent lancé dans un jeu de quilles, elle va bousculer le train de vie paisible des trois artistes. Rien ne sera plus comme avant. Sagan mettra inconsciemment le feu aux poudres en déclenchant passion, jalousie et violence... L'enquête pour une biographie romancée Brigitte Krenel, à qui l'on doit notamment une biographie romancée sur Agatha Christie, crée une intrigue brûlante en mettant en œuvre avec brio un procédé littéraire construit sur une enquête menée par la biographe de Franck Merlo. Celui-ci, atteint d'un cancer et se sachant condamné, désire éperdument raconter cet épisode crucial de sa relation avec Tennessee Williams. Quelle est la part de la fiction et de la vérité ? On ne souhaite pas le savoir, résolument happé par les rebondissements en cascade, les portraits psychologiques exacerbés des différents personnages et les paysages flamboyants qui attisent le romanesque et la dramaturgie du récit. Une échappée merveilleuse dans une époque et un lieu mythique, aux prises avec des « monstres » de la vie littéraire, ressuscités avec panache et finesse, voilà ce que vous offrira **Jours brûlants à Key West**. Jours brûlants à Key West, Brigitte Krenel **Flammarion**

GENRES 8-1-18



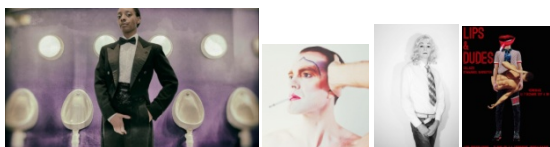
Devenir Christian Dior de fil en aiguille Par [Hugues Demeusy](#) - 6 janvier 2018

Une biographie de plus sur le grand couturier ?
Ça aurait pu être une biographie de plus, consacrée à la carrière du couturier, après qu'en 1947, Christian Dior présente la première collection de sa maison de couture nouvellement fondée avec l'aide de l'industriel Marcel Boussac. L'auteur, François-Olivier Rousseau a décidé de raconter le long parcours de celui qui cherchait sa voie et qui a exercé différents métiers loin de de l'univers de la Mode. Quelle trajectoire que celle de cet enfant né à Granville, au bord de la Manche, au début du siècle dernier. Fils d'industriels locaux, créateurs entre autres de la fameuse lessive Saint-Marc et de l'eau de Javel Dior (on est loin des fragrances subtiles de la Haute Couture !), le jeune Christian est très attaché à sa chère maman. Pilier du Bœuf sur le toit ! Il s'inscrit à Sciences Po pour lui faire plaisir, mais à [Paris](#). Il fréquentera alors le lieu névralgique de tous les plaisirs d'alors, rendez-vous des artistes en devenir et des célébrités de l'époque, le Bœuf sur le Toit, aux relents d'avant-gardisme où l'on croise Cocteau, Max Jacob, et d'autres artistes phares des années folles. Christian Dior, qui n'a pourtant encore fait ses preuves est adopté par la bande du Bœuf sur le Toit et en devient l'un des meneurs. Peu assidu à ses cours, il s'associe avec un homme d'affaires et ouvre une galerie dans le triangle d'Or des Champs-Élysées. Beau succès pour le jeune homme qui baigne alors dans l'avant-garde picturale qui célèbre Picasso, Dali... Mais la grande crise arrive avec son lot de ruines, de catastrophes économiques et humaines. Un malheur arrivant rarement esseulé, on diagnostique une infection pulmonaire au jeune homme qui part au Pays Basque faire une cure. Là, allongé sur une chaise longue au soleil, il dessine ses premiers croquis de mode ! Puis il découvre Ibiza, encore

pittoresque et peuplée de pêcheurs, où il séjournera dans la solitude et la précarité. Il y vivra sa première liaison avec un jeune paysan. Entrer dans le monde de la couture par la petite porte De retour à Paris, grâce à sa bande d'amis, il fait une incursion dans le milieu de la mode, en vendant quelques dessins à une modiste. Il est ensuite engagé par Robert Piguët avant que la guerre n'éclate. Mobilisé, Il est affecté dans une ferme où il restera quelques temps avant d'être démobilisé puis de rejoindre la Riviera où se sont repliés les artistes connus... Le New-Look, enfin De fil en aiguille, toujours porté par l'émulation de ses amis, il ouvre sa propre maison, et va présenter cette fameuse collection révolutionnaire baptisée New-Look. Une grande figure de la mode est née. On est très loin donc d'une biographie consacrée à une icône de la mode, réservée à un public de « fashionista » en manque. Ici, il arrive que le futur grand couturier mette les mains dans la terre et que ses ongles soient sales... C'est donc le portrait avec quelques retouches d'un homme comme les autres, dont le destin sera pourtant hors du commun ! Pour devenir Christian Dior, il faut emprunter bien des chemins de traverse ! Cerise sur le gâteau, l'éditeur nous exonère du cahier central de clichés en noir et blanc, dont sont gratifiés tous les ouvrages biographiques sur les célébrités. Encore une preuve, qu'on est ici bien loin de la bio classique ! Ouf. **Devenir Christian Dior François-Olivier Rousseau** Allary Editions



Une famille homoparentale Chinoise qui fait bouger les choses ! Par [Natacha, Sara et Sacha](#) - 5 janvier 2018 Lors de notre passage à Pékin nous avons pu rencontrer Rui et sa partenaire Chen ainsi que leurs jumeaux Helen et Harry. Rui était mon contact principal en [Chine](#) et c'est grâce à elle et au réseau [LGBT](#) qu'elle a pu tisser en [Chine](#) que nous avons pu vivre cette [incroyable expérience humaine en Chine](#). Rui et Chen se sont rencontrées au travail alors qu'elles étaient toutes les deux employées d'une Organisation Non Gouvernementale chinoise. En 2014, elles ont vécu en Grande Bretagne pendant quelques mois pour faire un master. La Grande Bretagne autorisant l'accès à la procréation médicalement assisté pour les couples de [lesbiennes](#), Rui et Chen ont tenté deux fécondations in vitro mais qui n'ont malheureusement pas fonctionné. En 2015, elles sont de retour en Chine et ont toujours pour souhait de devenir mamans. Elles décident donc de faire une fécondation in vitro (FIV) dans une clinique de Portland aux Etats-Unis. C'est Rui qui a porté les jumeaux mais ce sont les ovules de Chen qui ont été utilisés lors de la FIV. Elles ont choisi un donneur Américain. En avril 2016, Helen et Harry sont nés, en Chine. Rui s'arrête de travailler pour s'occuper des enfants et décide de créer un groupe de discussion sur WeChat (le principal réseau social Chinois) pour diffuser et échanger des informations sur l'accès à la procréation médicalement assistée à l'étranger pour les personnes LGBTQ ou les femmes célibataires. C'est ainsi que l'organisation Rainbow Babies a été créée en Chine et compte aujourd'hui plus de 10 000 abonnées sur WeChat. Lors de notre passage en Chine, Rui avait organisé des conférences avec les associations de Suzhou, Xian et Chengdu pour que l'on puisse présenter notre famille et notre projet de tour du monde. Rui et sa famille nous avait rejoints à Chengdu pour co-présenter avec nous la conférence. A l'issue de cette conférence, Rui s'est rendu compte de l'intérêt des rencontres physiques entre familles homoparentales ou couples LGBTQ intéressés par le sujet. Elle a donc lancé des groupes de type meet-up pour que les familles homoparentales se rencontrent et que les enfants jouent ensemble. Rui et Chen viennent de publier le premier livre pour enfant en chinois qui parle de la diversité des familles.

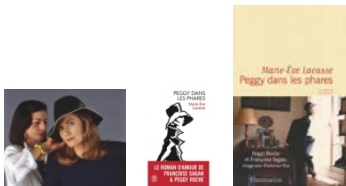


Emmanuel Barrouyer, c'est quoi un artiste queer ? D'abord comédien mais trop à l'étroit dans les costumes qu'on lui proposait, il a donné libre cours à ses envies, à ses désirs, qui l'ont porté vers la photographie, puis ailleurs... et ce n'est pas fini. Emmanuel Barrouyer est un artiste iconoclaste, jamais là où on l'attend ! Par [Hugues Demeusy](#) - 2 janvier 2018 Rencontre avec un défricheur que rien n'arrête. **On peut s'égarer dans les nombreuses formes artistiques que tu proposes, alors dis-nous quelle est ta démarche ?** Il est vrai qu'en France j'ai l'impression qu'on a toujours besoin d'entrer dans une case précise, au risque de perdre les gens. Moi, j'ai un besoin de créativité permanent, besoin qui n'est pas satisfait par mon métier de comédien. Je dirais que c'est une créativité en mouvement : je ne me pose pas de

question, je ne me mets pas de limite, pas de cadre, j'essaye simplement d'exprimer quelque chose de sincère et les différents thèmes de mon travail sont les facettes d'une seule et même œuvre mais qui se multiplie, qui est transgenre, parce que justement je n'aime pas être dans une case. J'ai besoin de liberté. Je me sens bien dans cette créativité sans freins, sans censure (excepté sur les réseaux sociaux), en allant exactement à l'endroit où j'ai envie d'aller. Et si les gens se perdent tant mieux, cela veut dire qu'ils vont perdre leurs repères et pourront être ainsi ouverts à autre chose. En tout cas, je ne suis pas perdu et je sais exactement où je vais, qu'il s'agisse de photographie, d'autoportraits, de portraits, de collages, de couleur, de noir et blanc. **L'ambiguïté, l'identité et le genre sont tes thèmes fétiches. Raconte-nous ce que ces mots évoquent et pourquoi sont-ils des accélérateurs pour ta créativité ?** Un des thèmes récurrents de mon travail artistique est en effet la question du genre et de ses frontières, que je souhaiterais plus fluctuantes. Comment nous identifions-nous nous-mêmes et comment l'autre nous perçoit-t-il ? Le genre nous définit-il ? Peut-il être défini ? Est-il naturel ou culturel ? Je regroupe les mots identité, genre et ambiguïté sous le terme « Queer ». Ils sont en effet des accélérateurs de créativité car pour moi être Queer, être un artiste Queer, c'est refuser d'être dans la norme, tout simplement. Refuser d'être dans une hétéronormativité que la société voudrait nous imposer dès la naissance. Et c'est la raison qui me pousse à créer. Montrer que l'on peut être autre chose que ce que l'on voudrait nous forcer à être. À l'époque à laquelle nous vivons, où il semble y avoir une régression à tous les niveaux, et notamment une régression morale, je pense qu'il est important de m'affirmer en tant qu'artiste Queer pour montrer que des artistes différents existent, et espérer que d'autres se reconnaîtront à travers nous, à travers notre œuvre. Je vous invite d'ailleurs à découvrir le site web du Collectif d'Artistes Queer Internationaux 'Balaclava.q', dont je suis directeur artistique pour la France : <https://balaclavadotq.com>

Tu dis que tu ne cherches pas à provoquer mais à comprendre qui tu es. N'est pas un peu égocentrique ? Oscar Wilde dit dans sa préface du « Portrait de Dorian Gray » : « Un artiste est un créateur de belles choses. Révéler l'Art en cachant l'artiste, tel est le but de l'Art. » Je crois que je cherche à partager ma vision du beau, tout simplement. Je pense que tout artiste créé à partir de ce qu'il est, de son vécu, de ses expériences, de son appréhension de la vie. Cela fait-il de l'artiste quelqu'un d'égocentrique, je ne pense pas. Étant comédien, mon corps est mon outil de travail, c'est donc tout naturellement que je l'utilise dans ma recherche photographique. Je ne vois plus alors ma propre personne, mais un personnage que je mets en scène. **Aurais-tu un ou des modèles en matière artistique ?** Non, je n'ai pas de modèles à proprement parler. Des influences multiples, bien évidemment, et souvent plus cinématographiques que photographiques ou picturales. Et puis, j'ingurgite une quantité phénoménale d'images par jour, via le net. Je pense que chaque artiste ne fait que reformuler inconsciemment à sa manière la somme des choses qu'il a vues, qui l'ont bouleversé, auxquelles il a été sensible. Il m'arrive aussi de faire des hommages à certains artistes comme je l'ai fait avec Pierre Molinier, Andy Warhol ou John Stezaker, par exemple, mais ce sont toujours des hommages revendiqués et assumés. Alors guettez les expositions dans les galeries. Emmanuel est très actif et expose partout dans le monde, mais aussi à Paris. <http://www.emmanuelbarrouyer.com/>
<http://www.emmanuelbarrouyerart.com/>

GENRES 3-1-18



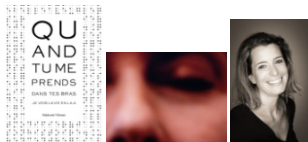
L'amour fou de Sagan et Peggy Roche (en poche) Par [Hugues](#)

[Demeusy](#) - 23 janvier 2018 *Mise à jour du 23/01/18 : A l'occasion de la sortie en Poche de Peggy dans les phares de Marie-Eve Lacasse, nous republions la chronique qui avait été dédiée à ce roman lors de sa sortie, en 2017. Vous l'aurez compris, nous aimons beaucoup ce récit et vous le recommandons vivement !* Peggy Roche n'est pas forcément connue au-delà du milieu de la mode. Elle débuta à Elle, le grand magazine féminin à la fin des années 50, comme mannequin, repérée pour sa singularité, son élégance et sa classe naturelle. Elle devient styliste, puis rédactrice de mode pour le même magazine. Mais bien loin de la frivolité de la mode et de ses caricatures, Marie-Eve Lacasse, dont c'est le premier roman, « crée » une femme ambiguë, fantasque, révoltée, un peu en marge mais idéaliste. La vérité autobiographique de Peggy Roche est-elle si importante que cela ? C'est plus un personnage romanesque que Marie-Eve Lacasse « invente », en prenant comme point d'encrage des faits authentiques. Mais c'est l'[amour](#) fou qui unit Peggy Roche et Françoise Sagan qui est au centre du livre. Les deux femmes éprouvent un véritable coup de foudre lors d'une rencontre

hasardeuse. Elles se retrouveront ensuite à Saint-Tropez, puis à Paris, avant de vivre ensemble, mais sans afficher leur relation dans le monde. Toutes les grandes figures de la bande Sagan sont là, de Chazot à Guy Schoeller, l'un des maris de Sagan. Car les deux femmes auront des amours, des maris... Si elles paraissent jouer dans leur relation au chat et à la souris, une véritable passion, une attraction indestructible les unit, sous la plume de Marie-Eve Lacasse. En glissant avec grâce d'une époque à l'autre, du je au elle, avec une écriture parfois incisive, des mots toujours justes qui frappent en plein cœur, l'auteur réussit avec brio à rendre vivantes et particulièrement attachante ces deux femmes et leur relation dont la souffrance, le manque et la frustration sont présentes. A mettre en exergue, l'union « avant-gardiste » de Sagan et Peggy Roche, puisque cette dernière en partageant la vie de l'écrivain, élève son fils Denis, issu du mariage de Sagan et du mannequin américain Bob Westhof ! *Article original publié en février 2017. Peggy dans les phares Marie-Eve Lacasse*
Flammarion



2017 : mes 5 livres « MAJUSCULE » Juste avant la nouvelle année, Hugues fait le point sur les 5 livres A LIRE publiés en 2017. Par [Hugues Demeusy](#) - 27 décembre 2017 2017 se carapate... Tout le long de cette année politiquement surprenante et épuisante, dont les rebondissements auraient pu être imaginés par un scénariste légèrement torturé, ces livres ont illuminées les journées souvent sombres d'un Parisien casanier. Ils continueront à briller comme des étoiles dans mon ciel ! Les voici dans le désordre : [Dakota Song par Ariane Bois chez Belfond](#) Parlez-moi encore de lui [de Lisa Vignol, chez Stock](#) La vie serait simple à Manneville [de Pierre Cochez L'Escale](#) Place des Vosges [de Michel Braudeau au Seuil](#) Peggy dans les phares [de Marie-Eve Lacasse chez Grasset](#) Bien sûr, je vous les recommande chaudement et surtout, je vous souhaite de nombreuses découvertes littéraires en 2018 ! [Hugues Demeusy](#) Grenoblois d'origine, je viens à Paris pour vivre ma vie et apprendre la publicité. Je travaillerai dans la communication jusqu'à ce que ma vie soit bouleversée par le sida en 94. Depuis, je m'adonne avec frénésie à mes passions : la littérature, le cinéma, l'écriture, la mer.... J'ai découvert le Centre LGBT rue Keller en 2001 !



Une women story devenue success story grâce aux réseaux sociaux
Dans ses « remerciements » qui précèdent le texte de son roman, Stéphanie Vidonne indique : « Merci... à vous lecteurs, sans qui ce projet littéraire n'existerait pas » ... Par [Martine Roffinella](#) - 25 décembre 2017 Stéphanie Vidonne Dans ses « remerciements » qui précèdent le texte de son [roman](#), Stéphanie Vidonne indique : « Merci... à vous lecteurs, sans qui ce projet littéraire n'existerait pas ». D'abord parue en feuilleton sur son site Internet (<http://www.mavieenlila.com>), l'histoire a très vite capté bon nombre de personnes, pour atteindre les 2000, ce qui a évidemment encouragé Stéphanie à prévoir une édition « papier » de son livre. Alors de quoi s'agit-il ? De deux femmes qui se cherchent – c'est le cas de le dire puisque l'une d'elles est aveugle, mais l'on constatera que le livre fait voler en éclats tous nos a priori de « voyants » sur ce sujet ! –, l'une étant bisexuelle et l'autre pas. Celle qui « voit » le mieux sur le plan des pétilllements du désir n'est bien sûr pas celle que l'on croit, et même si le « je » qui s'exprime ne revendique aucune homosexualité, la révélation vécue, à la fois psychologique et physique, prête à réfléchir et pose question. D'une certaine façon, cette union incandescente entre deux femmes que tout devrait opposer, mais qui s'interpénètrent jusqu'à la fusion, vient prouver – si besoin était (encore) ! – que le désir est somptueusement infini, et que chercher à l'encager dans telle ou telle définition ne fait que produire exclusions en chaînes et frustrations. C'est à mon sens ce qu'il faut avant tout retenir de l'ouvrage de Stéphanie Vidonne, et ce au-delà des questions d'identité sexuelle, autrement plus complexes (qui ne sont pas le sujet de ce roman). Être lesbienne ou pas, se définir comme « bi » ou pas : à quoi bon rechercher à tout prix une « codification », du moment que la personne (c'est-à-dire ce joyau que chacun d'entre nous doit apprendre à peaufiner entre naissance et mort) trouve son point d'éclosion autrement nommé bonheur ? « Cette sensation nouvelle était enivrante, incroyable ! » écrit l'héroïne après l'[amour](#) (p 121). « Et pour une fois, mon corps et mon esprit semblaient ne faire plus qu'un : chaque sensation ressentie était prise en compte. Il ne s'agissait plus d'étouffer ce que je pouvais éprouver mais bien au contraire de laisser la volupté de ces sensations nouvelles m'envahir

entièrement. » CQFD ! Martine Roffinella : Stéphanie Vidonne, votre ouvrage s'inscrit a priori – même si ces « codes » peuvent paraître un brin restrictifs et castrateurs – dans le genre « romance », entre deux femmes en l'occurrence, l'une d'elles étant aveugle. Acceptez-vous cette « classification » ou souhaitez-vous nous exposer ici votre perception si elle vous paraît « autre » ?

Stéphanie Vidonne : Avant de répondre à votre question, il me paraît important de faire remarquer le parallèle qui existe entre cette épineuse question de classification de mon roman et le refus de cette étiquette « bi » de mon personnage homodiegétique. Tant mon livre que Lila semblent refuser d'appartenir à une catégorie. Et je dois avouer que je suis extrêmement satisfaite de pouvoir, d'emblée, aborder un sujet qui me tient à cœur ! Pourquoi devrions-nous systématiquement accepter de rentrer dans des cases, restrictives et manquant de nuances ? Refuser d'appartenir à une catégorie établie par la [société](#) est, à mon sens, une liberté fondamentale, qui permet tant à mon personnage principal qu'à tout individu d'expérimenter et de vivre pleinement, sans risquer de tomber dans la peur du tabou ou de l'auto-censure. Ainsi, à l'écriture de mon roman, j'ai refusé de me plier aux exigences préétablies d'un genre unique, mais j'ai apprécié de pouvoir naviguer au gré de mes envies entre poésie, lyrisme, romance et lubricité. S'il est évident que cette absence de classification rend son descriptif plus ardu, je pense pourtant que c'est ce qui lui confère une part de mystère et, je l'espère, de charme.

Votre héroïne (qui parle à la première personne) dit clairement qu'elle n'est pas homosexuelle : « Je ne suis pas lesbienne : je le sais. Ma maigre expérience en matière d'amour et de sexualité me permet de l'affirmer. » (page 82) Pourtant, elle est « troublée » par Véro, qui est bisexuelle. Pourriez-vous nous expliquer ici ce « trouble » qui flotte à chaque page du livre et qui concerne sans doute bon nombre de femmes ? Comment le décririez-vous et quelle(s) part(s) de vous-même touche-t-il ? Je pense que nous touchons, ici, au problème que j'évoquais précédemment : le refus d'appartenir à une catégorie imposée par le regard de la société morale et, souvent, castratrice. Mon héroïne reconnaît presque d'emblée son attirance pour Véro, bien que le trouble éprouvé lui fasse peur. Elle refuse cependant catégoriquement d'être cataloguée « bisexuelle ». La question sous-jacente étant : où se situe la [bisexualité](#) ? Est-ce qu'apprécier le corps d'une belle femme en constitue déjà les prémices ? Quelles sensations éprouvées me feront franchir cette limite dictée par des personnes étrangères à mon fonctionnement intime ? Est-ce qu'apprécier une femme pour son sens de l'humour, son intelligence ou sa bonté d'âme fait de moi une bisexuelle ? J'ai eu la chance de grandir dans une famille ouverte d'esprit, dans laquelle ces questionnements étaient discutés et où le tâtonnement sexuel, de même que l'expérimentation, étaient, si ce n'est encouragés, du moins largement autorisés. Cette ouverture d'esprit dont j'ai héritée m'a permis, par le passé, d'accepter le trouble que je pourrais ressentir en compagnie d'une femme attirante, tant physiquement qu'intellectuellement, sans juger nécessaire de m'afflubber d'une quelconque étiquette. Mais laissant vivre les possibles. Votre livre débute sur le mal-être d'une femme qui se cherche et qui n'a aucune estime pour elle-même. La rencontre avec Véro, qu'un problème médical a rendue aveugle, ressemble à la fois à une épreuve redoutable (dans le parcours initiatique de la quête de soi) et à un feu d'artifice sensoriel. Que pensez-vous que votre « je » qui s'exprime ici ait retiré de cette expérience amoureuse forte avec une femme ? Ce « je » a-t-il été modifié en profondeur, côté âme et côté cœur ? Si oui de quelle façon concrète ?

Absolument ! Vivre cette expérience amoureuse avec Véro a permis à Lila de s'extirper de son marasme émotionnel. Elle revendique d'ailleurs cet apprentissage qui lui permet, dès lors, de vivre et d'appréhender les épreuves traversées différemment. Il est évident qu'il lui faut lutter pour conserver cette folie acquise, une folie éminemment positive et salvatrice, mais qui l'éloigne par moment de la réalité, ou du moins, de notre réalité. J'aime le terme de « feu d'artifice sensoriel » que vous utilisez ici, qui regroupe à lui seul les notions de force, de couleurs, de sons et d'émotions, et qui fait écho à la synesthésie à laquelle je fais référence lors de certaines scènes érotico-poétiques. [La rencontre charnelle avec une femme est décrite sans fard, comme une sorte de révélation à la fois éblouissante et sacrément tumultueuse.](#) Vous écrivez, après la première relation sexuelle avec Véro : « Quelque chose avait changé en moi. Je sentais... mon corps. » (p 121) Vous poursuivez : « Et croyez-le ou non, je me sentais belle, désirable, sensuelle (...) mon corps venait de s'éveiller à la vie. » Pourriez-vous nous expliquer ici de quelle manière, au-delà de la simple jouissance physique, cette union au féminin a pu en quelque sorte faire « naître » votre héroïne ? Sa conscience de femme (entre autres !) semble s'être éveillée précisément là : pourriez-vous nous en dire plus sur cet « éveil » ? Les rencontres charnelles qui unissent mes deux personnages féminins ne sont, en réalité, que la conclusion d'un cheminement personnel, entamé dès leur première rencontre. Le point d'orgue d'une prise de conscience générale d'un état « semi captif », éprouvé par Lila tout au long de sa vie, et dont Véro seule est capable de l'extraire. Captivité émotionnelle tout d'abord, dans une ville qui ne lui permet pas de se transcender et dont elle ne parvient pas à s'extraire. Elle est, dès lors, incapable de

percevoir la poésie du monde qui l'entoure. Captivité physique ensuite, emprisonnée dans un corps qu'elle abhorre. Si ses relations précédentes ne l'ont que confortée dans cet état d'esprit sombre et dépréciatif, Véro saura l'éveiller à elle-même, tout en l'invitant à découvrir un monde onirique, aliénant parfois la sombre réalité au profit d'une chimère. La concomitance de ces libertés émotionnelles, sensibles et psychologiques conduit effectivement à l'éveil de mon personnage.

Venons-en à l'histoire à proprement parler de votre texte, qui n'est pas banale.

Vous avez délibérément évité, semble-t-il, le circuit classique qu'emprunte un manuscrit (envoi à un éditeur pour soumission) pour décider vous-même de son mode de diffusion. Votre démarche a été couronnée de succès. Pourriez-vous nous raconter comment vous avez procédé, et selon quel schéma ? Où en êtes-vous, sur le plan du nombre de vos lecteurs ?

J'ai effectivement choisi de m'abolir des contraintes éditoriales et du carcan du monde de l'édition, afin de jouir d'une liberté créatrice plus importante d'une part et d'un contact plus direct avec les lecteurs, d'autre part. J'ai décidé, une fois mon roman terminé, de le diffuser sur Internet à la manière d'un roman-feuilleton, au rythme de trois chapitres par semaine. J'ai utilisé les réseaux sociaux que sont Facebook, Twitter et Instagram pour acquérir un lectorat et informer les internautes de la sortie des chapitres. La conjugaison de ces deux éléments, id est l'utilisation de la sphère multimédia pour la diffusion de mon roman, m'a permis d'offrir une lecture immédiate, invitant à la réaction et à l'échange. Il ne s'agit plus du cloisonnement habituel écrivain/lecteur, entre lesquels tout échange devient difficile. Peut-être cette démarche s'inscrit-elle à nouveau dans cette volonté de refuser les codes et les genres pré-établis... Quoi qu'il en soit, si mes attentes en terme de lectorat étaient initialement modestes – j'espérais atteindre 300 internautes à la fin de la diffusion de mon roman –, j'ai rapidement constaté que le nombre de lecteurs augmentait significativement à chaque publication de chapitre. Mon site compte, à l'heure actuelle, plus de 1300 « utilisateurs ». Réceptive aux demandes de mon lectorat virtuel, j'ai accepté, avec l'aide de mon mari, de publier *Quand tu me prends dans tes bras, je vois la vie en Lila* en version papier et kindle, offrant ainsi une lecture plus traditionnelle. Ces deux formats ont déjà été distribués à près de 600 lecteurs, ce malgré l'absence de mon roman dans les rayons des libraires, toujours réticents – mais qui pourrait leur en vouloir à l'heure actuelle ? – à accepter un livre auto-édité ! Je suis heureuse, et surprise, de constater qu'en quelques mois seulement, bientôt 2000 lecteurs ont succombé au charme de Lila ! À n'en pas douter la proximité établie entre les lecteurs et moi-même contribue à favoriser le phénomène du bouche à oreille, unique vecteur de publicité utilisé dans ce cas précis ! Propos recueillis par Martine Roffinella. **Quand tu me prends dans tes bras je vois la vie en Lila**, de **Stéphanie Vidonne** <http://www.mavieenlila.com>
Pour acheter le livre : <http://mavieenlila.bigcartel.com/> Sur Amazon.fr au format Kindle